COLOMBIE BRITANNIQUE.

Nous publions par extraits un rapport du P. MAC-GUCKIN, commencé en 1878, repris et achevé seulement vers la fin de 1880.

Ecrit pour l'administration, ce rapport contient beaucoup d'autres renseignements qui n'ont pas d'intérêt pour nos lecteurs, et ce que nous en avons retenu se ressentira quelque peu du caractère primitif de ce consciencieux travail.

Nous n'avons pas cru cependant devoir priver la famille de cet exposé sommaire d'une période de quatorze ans dans l'une de nos plus laborieuses missions de la Colombie britannique.

LETTRE DU R. P. MAC-GUCKIN AU R. P. MARTINET.

Mission de Saint-Joseph (William's Lake), le 27 novembre 1878.

RÉVÉREND ET TRÈS CHER PÈRE MARTINET,

Je vous avais promis, il y a près de deux ans, un rapport détaillé sur la mission de Saint-Joseph, depuis son origine. Pour être fidèle à ma parole, j'avais commencé, en mars 1877, un travail resté inachevé. L'achever présentement me serait impossible. Je me bornerai donc à vous marquer les faits les plus notables, pour vous donner une idée de ce que les Oblats ont fait et continuent de faire, sous le patronage tout spécial de saint Joseph, dans cette partie du vicariat apostolique de la Colombie britannique.

Au mois d'août 1866 je fus envoyé aux mines d'or du

Caribou, avec ordre de choisir un site convenable pour l'établissement d'une mission dans le voisinage de William's Lake, à 150 milles des Mines.

Par les bons offices de deux Irlandais, MM. Murphy et Toimey, les droits de préemption et le stock de ferme d'un M. Pomeroy, établi alors sur l'emplacement que nous occupons aujourd'hui, furent achetés en février 1867.

Au mois de mai suivant, Mgr d'Herbomez envoya le P. Jayol et le F. Surel me rejoindre ; le premier, comme recteur et par conséquent chargé de tout ce qui regardait le temporel de la mission aussi bien que l'instruction des indigènes ; le second, comme Frère convers et chargé de l'exploitation de la ferme. De mon côté j'avais mission de visiter les indigènes d'Alexandria, de Soda-Creek et de Quesnelle, aussi bien que les mineurs du Caribou. Mais, en novembre de la même année, le P. Jayol fut rappelé à New-Westminster.

Cette année-là, 1867, nous avons baptisé 61 enfants.

Le 1er mai 1868, Mgr d'Herbomez, accompagné du P. Lejacq, vint visiter notre mission, et le P. Lejacq en fut nommé recteur. Ensuite, Sa Grandeur m'ayant pris pour l'accompagner, nous commençâmes ensemble la visite des sauvages ; et avant de rentrer à la résidence de Saint-Joseph, en juillet, nous avions parcouru Soda-Creek, Alexandria, Quesnelle, Stoney-Creek, Fraser-Lake, Stuart-Lake, Babine-Lake, Fort-George, Stella-Chula et finalement les mines du Caribou, où Monseigneur eut la consolation de consacrer une église et de bénir une cloche en l'honneur de saint Patrice.

Revenus à Saint-Joseph, nous y trouvâmes le R. P. Jolivet, envoyé par notre bien-aimé Supérieur général pour la visite du Vicariat des missions.

Pendant que le R. P. visiteur poussait jusqu'aux mines du Caribou, Mgr d'Herbomez, accompagné du P. Lejacq,

faisait sa tournée pastorale chez les Indiens d'Alkali-Lake, de Dog-Creek, de Canoe-Creek, de Big-Bar, de Clintow, de Pavillon, de Fountain et de Lilloest.

Cette année, 1868, nous avons baptisé 432 enfants ou adultes en danger de mort.

Pendant l'été de 1869 le P. Lejacq fit la visite du district de Stuart-Lake et poussa son excursion apostolique jusqu'à Skinna-River, 70 milles à l'ouest de Babine-Lake. En novembre, je visitai moi-même pour la première fois les Indiens de Chilcoten-Country, et cette année le nombre des baptisés fut de 270 enfants et de quelques vieillards en danger de mort.

En 1870 le district de cette mission s'étendit du 50e degré jusqu'au 56e de latitude nord, et le nombre des baptêmes fut de 366.

Le R. P. Grandidier fut nommé recteur en 1871 et, au mois de septembre de cette même année, nous prîmes possession de notre nouvelle maison, qui avait coûté au P. Blanchet plus de deux années de rude travail. Quelques préparatifs furent faits en vue d'ouvrir un pensionnat de garçons; mais la chose fut reconnue pour lors impraticable.

Nous avons baptisé, cette année-là, 308 personnes, enfants ou adultes.

En juin 1872, le P. Grandidier fut transféré à la mission de l'Immaculée-Conception, Okanagan-Lake, et le P. Marchal fut envoyé ici en juillet. Au départ du P. Grandidier je fus nommé recteur à sa place.

Nous avons baptisé, en 1872, 294 enfants et adultes.

Les RR. PP. Lejacq et Blanchet nous quittèrent en mai 1873 pour se rendre à Stuart's-Lake et y fonder une mission sous le titre de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Par ce fait la mission de Saint-Joseph a été partagée en deux. Le nouvel établissement comprend dans sa circon-

scription tous les villages indiens situés au-dessus du 53e degré, entre les montagnes Rocheuses et la rivière Skeena.

Durant l'été de cette même année, nous construisîmes une nouvelle maison pour la communauté des Pères, avec intention de donner aux Sœurs, incessamment attendues pour l'ouverture d'une école de filles, celle que nous avions occupée jusque-là. Mais, à notre grand regret, les Sœurs ne vinrent pas.

J'ouvris moi-même une école de garçons le 9 décembre. Au mois de juillet suivant, époque des vacances, elle ne comptait encore que 8 pensionnaires et 3 demi-pensionnaires. Depuis lors le nombre des élèves s'est graduellement élevé jusqu'à 41 pensionnaires et 2 demi-pensionnaires.

Trois Sœurs de Sainte-Anne arrivèrent enfin le 20 septembre 1876 et se chargèrent de faire pour les filles quelque chose d'analogue à ce que j'avais fait pour les garçons. Elles ont actuellement 31 pensionnaires.

Tous ces enfants, de l'une et l'autre école, sont blancs ou métis. Plusieurs d'entre eux sont nés de parents non catholiques, mais ils sont tous baptisés et élevés dans notre foi et selon les préceptes de notre sainte religion.

Le nombre des enfants et des adultes baptisés dans cette mission depuis le partage, c'est-à-dire de 1873 à 1877, est de 857. Le nombre des mariages chrétiennement contractés dans le même laps de temps est de 276.

Vous n'ignorez pas, je suppose, qu'en mars dernier Mgr le Vicaire des missions, avec l'assentiment de notre T. R. P. Supérieur général, a érigé la résidence de Saint-Joseph en maison régulière, et y a rattaché les résidences de l'Immaculée-Conception, sur le lac Okanagan, et de Saint-Louis, chez les Kamloops. Le personnel de notre maison est composé comme il suit : le R. P. MAC-GUCKIN,

supérieur et procureur ; le R. P. BAUDRE, premier assesseur ; le R. P. MARCHAL, deuxième assesseur ; le R. P. GUERTIN, pour l'Œuvre de l'enseignement, et M. Joseph BUCHMAN, que nous appelons le F. JOSEPH. Le personnel de l'Immaculée-Conception se compose du R. P. RICHARD, recteur et procureur ; du R. P. PANDOSY, du F. SUREL et du F. GUILLET. Enfin le personnel de Saint-Louis se compose du R. P. GRANDIDIER, recteur et procureur ; du R. P. MARTIN et du F. DEVRIES.

Le 21 août dernier, Mgr DURIEU arrivait ici comme visiteur, accompagné du R. P. BAUDRE. Le soir du même jour, nous commencions notre retraite annuelle, ayant tenu déjà et pendant plusieurs jours, avant l'arrivée de Sa Grandeur, nos conférences théologiques. Les Pères qui ont pris part à la retraite sont : les RR. PP. PANDOSY, GRANDIDIER, LEJACQ, MAC-GUCKIN, MARCHAL et GUERTIN. Le R. P. BAUDRE en était le prédicateur. Mgr DURIEU, faisant allusion à cette retraite dans son Acte de visite, disait : « Je suis heureux d'avoir occasion de rendre témoignage du bon esprit qui a animé les retraitants durant ces saints exercices. »

Jusqu'à cette époque je n'avais pas encore visité les résidences qui dépendent de notre maison de Saint-Joseph ; je reçus avis de Mgr D'HERBOMEZ d'avoir à le faire immédiatement après la retraite. Avant de nous quitter, Mgr DURIEU m'informa des conditions dans lesquelles ces trois missions devaient être dirigées à l'avenir.

Le R. P. MAC-GUCKIN entre ici dans des détails d'administration qui n'ont pas d'intérêt pour nos lecteurs. Puis, dans une nouvelle lettre, datée de novembre 1880, il reprend le compte rendu de sa mission, au point de vue spirituel.

Dans ma dernière lettre, écrit-il, je vous ai fait un rapport succinct de l'état de cette mission, poussé jus-

qu'en 1878. Depuis cette époque, 265 enfants ou adultes ont été baptisés et 48 mariages ont été bénis. Durant cette même période, le P. Marchal a été l'unique Missionnaire employé à la visite des sauvages ; les autres étant occupés du travail scolaire ou des divers ministères de la localité.

La population blanche va toujours diminuant aux mines du Caribou ; de telle sorte que nous n'avons plus guère que quelques rares catholiques, jetés çà et là à de grandes distances sur les districts miniers ou fermiers de la mission. Avec cela tout notre temps est pris ; il ne nous en reste pas à donner à la population dissidente. D'ailleurs la plupart de ceux qui la composent ne profiteraient pas de nos instructions, étant trop occupés de leurs intérêts temporels pour donner quelque attention aux choses d'un autre ordre. Eux-mêmes, les Indiens ont dû rester sur quelques points en souffrance, parce qu'il était impossible qu'un seul Père les visitât tous et séjournât parmi eux un temps assez long pour les instruire convenablement. Ils sont à de trop grandes distances les uns des autres. Ils parlent quatre dialectes différents, et le Père dont nous disposons n'en connaît qu'un. Il arrive souvent qu'ils sont absents de leur village quand le Missionnaire vient les voir. Généralement, le temps de l'absence et celui de la présence est le même pour tous ; il faudrait par conséquent être partout à la fois pour les rencontrer chez eux à l'époque qui leur convient le mieux. En outre, les deux derniers hivers ont été remarquablement sévères. Souvent, pour cette raison, il était impossible de voyager, alors que, par contre, les sauvages avaient été obligés de se disperser pour trouver plus facilement des moyens d'existence.

Par suite de cet état de choses, les sauvages de cette mission se sont trouvés si destitués d'instruction reli-

gieuse, que bien peu ont pu être admis à la première communion, quoique notre établissement remonte à plus de treize ans.

Au mois de juin dernier, le P. MARCHAL a reçu son obédience pour Notre-Dame de Bonne-Espérance, et à proprement parler, il n'a pas été remplacé, car le P. GUERTIN n'a fait que quitter l'école pour s'appliquer au ministère des missions. Il est vrai que Sa Grandeur Mgr le vicaire apostolique a détaché de notre circonscription les sauvages de Lilloest, ce qui allège considérablement le fardeau du P. GUERTIN. Néanmoins, ce jeune Père est encore surchargé ; il est au début de sa carrière apostolique, il ne connaît aucune des langues du pays. Or, il y a dans son district quatre dialectes différents. Il a 16 villages à visiter : 6 de Shuswaps, 5 de Porteurs et 5 de Chilcotens. De toute nécessité il faut qu'un second Missionnaire vienne partager avec lui cette lourde responsabilité.

Jusqu'au 25 juillet dernier, les RR. PP. BAUDRE et GUERTIN ont donné leurs soins à l'école. Sans compter que moi aussi j'ai tous les jours deux heures de classe. C'est le R. P. BAUDRE qui a la direction spirituelle des élèves dans les deux établissements. Avant les vacances ils étaient 75 en tout : 42 garçons et 33 filles. Tous sont catholiques ; ils se confessent chaque mois, bon nombre tous les quinze jours, quelques-uns tous les huit jours.

Pour que vous puissiez vous faire une idée exacte de l'éducation donnée à nos élèves, voici le règlement de leurs exercices journaliers.

Matin. 5 heures. Lever. On fait son lit, etc.

5 h. 25. Prière du matin, courte méditation et étude.

6 heures. Sainte Messe.

6 h. 30. Etude.

7 heures. Déjeuner et travaux manuels.

8 heures. Etude.

8 h. 15. Classes, qui commencent toujours par la récitation d'une leçon de catéchisme.

9 h. 45. Suspension des classes.

10 h. 15. Reprise des classes.

Midi. Etude.

Soir. 12 h. 30. Dîner et récréation.

2 heures. Classes.

3 h. 30. Travaux manuels.

4 h. 30. Instruction religieuse, dans la division des grands et la division des petits.

5 heures. Chapelet et visite au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge.

5 h. 30. Etude.

6 h. 30. Souper et récréation.

7 h. 45. Prière du soir et coucher.

Dès que les enfants sont au lit, un élève leur fait une lecture spirituelle qui dure un quart d'heure.

Du 1er octobre au 1er avril, la prière du soir se fait immédiatement après le souper, et à sept heures un quart les enfants se couchent.

Les exercices religieux de chaque jour sont les mêmes pour les filles. Mais celles-ci consacrent moins de temps à l'étude que les garçons ; elles s'adonnent particulièrement aux travaux d'aiguille et de ménage.

Je ne saurais assez louer le zèle et le dévouement de nos excellentes Sœurs de Sainte-Anne dans la tenue et la direction de leur école. Le bien qu'elles font parmi leurs élèves est vraiment merveilleux. C'est, d'une année à l'autre, une transformation complète. Ces enfants leur viennent absolument dépourvues de toute instruction et éducation de famille, plusieurs ne sachant parler ni l'anglais ni le français et n'ayant pas la moindre connaissance des principes de notre sainte religion. Et comment n'en

serait-il pas ainsi ? La plupart d'entre elles sont nées de parents à moitié sauvages. Le père est souvent un aventurier qui les a abandonnées ; ou du moins il est étranger à la foi catholique et plus occupé de ses intérêts matériels que de l'âme de ses enfants. La mère est une sauvagesse, et aurait besoin d'acquérir pour elle-même les plus élémentaires notions de ses devoirs envers Dieu et envers sa famille.

Que peut-on attendre d'une jeunesse élevée dans ces conditions, ayant passé les huit ou les quinze premières années de son existence à faire ses quatre volontés, allant, venant sans contrainte, exposée à tous les dangers et à toutes les tentations ? C'est au sortir de cet état de vagabondage qu'elles viennent à l'école. Pour un grand nombre, les premiers jours à l'intérieur du couvent, sont des jours d'ennui et de tristesse ; le changement est si radical ! Mais un an ne s'est pas écoulé, sous la salutaire influence et la direction éclairée des bonnes Sœurs, que la métamorphose est complète. Une créature indolente, paresseuse, sombre, maussade, négligée dans sa tenue, désobéissante et quelquefois vicieuse, se trouve transformée en une aimable enfant, proprette, studieuse, habile dans toutes les industries de son âge et de son sexe, polie, obéissante et, par dessus tout, pieuse comme un ange. Les mauvaises habitudes ont disparu. Chacune d'elles regarde ses petites compagnes comme des sœurs, et les religieuses comme des mères, qu'elles ont appris à aimer d'une affection plus que filiale.

Après Dieu à qui devons-nous ce merveilleux changement ? A la surveillance incessante et aux soins assidus de nos institutrices, à la direction si ferme et si douce de nos trois bonnes Sœurs de Sainte-Anne, qui joignent à une instruction solide et variée le tout-puissant ascendant des vertus chrétiennes et du dévouement religieux.

Je me plais en effet à leur rendre ce témoignage, qu'elles observent avec la plus fidèle exactitude les règles de leur Institut et qu'elles se dévouent sans réserve, avec un zèle infatigable, aux œuvres de leur sublime vocation.

Inutile de dire qu'un changement analogue se produit parmi les garçons qui fréquentent l'école des Pères. Vous comprenez sans que j'y insiste les impressions profondes et salutaires que doit laisser dans ces jeunes natures l'application rigoureuse, pendant plusieurs années, du règlement rapporté ci-dessus. Il y a cependant une cause de décompte dans le progres de la masse, je ne dois pas vous le dissimuler; je n'écris pas avec le parti pris de tout trouver beau et de tout présenter comme admirable.

Il y a une cause de décompte : c'est la nécessité où nous sommes, pour leur procurer le pain de chaque jour, de faire travailler avec des fermiers ceux de nos enfants qui sont orphelins ou qui appartiennent à des familles pauvres. Notre personnel trop peu nombreux ne nous permettant pas de mettre constamment à leur tête un Père ou un Frère, nous sommes obligés de les laisser pour un temps sous la seule surveillance d'hommes à gages. Ainsi il arrive trop souvent qu'ils entendent des propos qu'ils ne devraient pas entendre et apprennent des choses qu'ils ne devraient jamais savoir. Ils deviennent alors paresseux et rebelles et perdent en peu de jours le fruit de plusieurs mois de travail et de patience.

Pour remédier à ce mal j'aurais besoin d'un Frère qui pût les accompagner au travail des champs et veiller tout ce temps sur leur conduite.

Somme toute néanmoins, on saura apprécier le bien qui s'opère au moyen de nos écoles, si l'on considère que, dans quelques années, cette jeunesse sera la souche d'une génération nouvelle, et que cette génération nouvelle ira s'étendant et se perpétuant, dans cette partie de

la Colombie britannique, de pair avec les enseignements de la foi. Et ce que nous faisons ici, nos confrères le font sur tous les autres points du territoire. Peut-il y avoir un moyen plus sûr d'implanter notre sainte religion jusque dans les entrailles du sol ? Avec une population indigène toute catholique ; avec une population blanche ou métisse, qui l'est aussi presque tout entière, le triomphe de la sainte Eglise n'est-il pas assuré en définitive dans nos contrées ? De là je conclus que notre plus essentiel devoir est de tout subordonner au succès de nos écoles.

Je ne vous apprendrai rien en répartissant toutes nos ressources pour l'entretien des écoles, entre la rétribution scolaire payée par les parents et le rendement de la ferme sur laquelle nous sommes établis.

Un mot sur la rétribution scolaire. C'est plutôt sur son absence que je devrais dire.

Pendant les cinq dernières années nos enfants, dans une proportion de 36 pour 100, ont reçu gratuitement l'éducation, la nourriture, le blanchissage, et quelques-uns même le vêtement. L'année dernière j'ai fait en outre une réduction de 33 pour 100 en faveur de six élèves payants, afin d'empêcher l'établissement d'une école officielle, c'est-à-dire sans Dieu, dans le voisinage. Si je veux l'empêcher encore cette année, ce ne sera qu'en m'imposant le même sacrifice, ou même un sacrifice plus grand.

La moitié des honoraires payés sont payés en nature, ce qui entraîne pour l'ensemble une moins-value de 10 pour 100. Enfin il faut ajouter à cela une perte de 12 pour 100, provenant des refus de payement, par impossibilité ou pour toute autre cause. Les comptes des cinq dernières années sont là pour prouver ce que j'avance. Aussi il est parfaitement démontré et admis parmi nous que la

rétribution scolaire est absolument insuffisante pour couvrir nos dépenses.

Les mêmes données et réflexions sont applicables à l'école des Sœurs. Et comme les Sœurs n'ont pas de ferme à faire valoir, elles ont recours à d'autres moyens pour combler le déficit.

(Nous passons les détails, d'un intérêt purement administratif. Ils prouvent cependant à quel point les bonnes religieuses savent s'accommoder des rigueurs de la pauvreté, quel ordre parfait règne dans leur administration et de quelles industries multiples elles savent faire bénéficier doublement leurs chères élèves. Le rapport continue ·)

Pendant les deux dernières années nos difficultés se sont encore accrues. La cause en est à deux événements qui ont appauvri le pays. Le premier de ces évènements, c'est la fièvre du gain facticement excitée autour des mines d'or.

Il y a trois ans de cela : quelques personnes de bonne foi, d'autres par des motifs plus ou moins honorables, firent répandre le bruit par tous les organes de la publicité, que les montagnes du Caribou n'étaient rien moins que des montagnes de quartz enrichi de pépites d'or ou d'argent, à tel point que le premier venu était assuré de devenir millionnaire en achetant une concession. Il y avait bien quelque vérité dans ces réclames outrées ; mais la nouvelle était loin de justifier tout le bruit qu'on faisait autour d'elle. Toujours est-il que des compagnies se formèrent comme par enchantement ; les montagnes furent toisées en tout sens, divisées en lots, et ceux-ci, soigneusement jalonnés et cadastrés ; des emplacements de villes, désignés ; un conseil d'agents de change, établi à Victoria ;un stock immense d'animaux domestiques, acheté et revendu ; un outillage du poids d'environ un million de

livres, embarqué en divers ports à destination des Mines, au prix de sommes énormes. Mais, après tout cela, quand vint le jour de payer les échéances, l'avoir des compagnies se trouva fort loin de compte, et cette agitation sans précédent, qui avait duré un an, se termina, comme devait se terminer une affaire surchauffée à outrance, par une explosion désastreuse, décorée du nom de faillite régulière. Quelques rares individus, tirant leur épingle du jeu, se firent une petite fortune. Mais la grande majorité s'en alla volée, ruinée et, comme on dit, plumée de la belle façon. Ce fut plus qu'une déception, ce fut une calamité universelle. Les mines, comme bien vous pensez, sont restées inexplorées; on dirait qu'elles inspirent l'effroi. Les machines gisent encore abandonnées au sommet des montagnes, exposées aux vents, à la pluie, à toutes les intempéries de l'air. C'est comme un champ de bataille de l'industrie, d'où les soldats affolés se sont enfuis sans relever leurs morts.

Cette déroute financière a été suivie de deux hivers extrêmement sévères, par suite desquels le tiers environ du bétail, et des chevaux en particulier, a péri : premier dommage, auquel il faut ajouter les dépenses faites pour sauver le reste.

Quand les mineurs et les fermiers ont été frappés si durement dans leur bien-être matériel, il n'est pas difficile de comprendre en quelle proportion ont diminué nos ressources, provenant exclusivement de ces deux classes d'habitants.

Nous sommes ici dans une situation toujours précaire et souvent critique, n'étant sûrs de rien. Les parents peuvent nous envoyer leurs enfants et nous promettre très loyalement, très sincèrement de payer leur pension, et ne pas se trouver en état de donner seulement un dollar. Un père de famille spécule sur sa concession minière, il

travaille un an, deux ans, soutenu par l'espoir d'y trouver une fortune; il finit par le découragement et la misère; un autre trouve la mort; un troisième lève le pied et ne laisse après lui que dettes et malédictions. Un fermier est ruiné par la sécheresse, un autre voit ses espérances dévorées par les flammes ou emportées par le débordement d'une rivière; un troisième a perdu tout son bétail dans un hiver rigoureux; enfin il s'en trouve quelques-uns assez dépourvus d'honnêteté et de cœur pour abandonner leurs enfants et méconnaître ceux qui leur donnent, avec le pain matériel, le bienfait d'une éducation chrétienne répondant à tous les besoins de la vie sociale.

Il y a à peine quelques jours nous recevions, les Sœurs et moi, des lettres désolées de deux pères de famille. L'un nous disait : « J'ai été complètement désappointé dans mon entreprise minière ; je ne pourrai rien payer pour mes enfants cette année-ci.» Il nous doit 600 dollars et il a trois enfants aux écoles. L'autre avait promis de s'acquitter en juillet dernier de quelques arrérages ; il se rendit aux mines, avec un troupeau de bœufs destinés à la vente; là il fut pris de rhumatismes inflammatoires et de paralysie ; il a fallu le transporter à l'hôpital des Sœurs à Victoria. Il nous doit 1000 dollars et il a quatre enfants aux écoles. Probablement je n'obtiendrai jamais rien de lui, sauf un cinquième enfant de six ans, que j'aurai le plaisir d'élever, de nourrir et d'instruire *gratis pro Deo*.

Ce sont deux exemples tirés au hasard. Ils suffisent à démontrer que, des mille et mille dollars qui nous sont dus comme rétribution scolaire, il nous serait impossible d'en réaliser cent demain. La plus grande partie pourra nous revenir sous une forme ou sous une autre ; mais rien de plus incertain ; et en vérité nous sommes absolument à la merci de la divine Providence.

Vous me direz que nous conduisons nos affaires d'une étrange façon ; que nous sommes trop insouciants ; que nous devrions faire d'autres arrangements. C'est chose impossible. Il faut nécessairement continuer de nous abandonner à la Providence, à nos risques et périls, s'il y a risques et périls à se confier en elle, ou bien fermer notre porte à presque tous nos élèves. Le mal est sans remède et il durera aussi longtemps que l'état de choses que je viens de décrire. Notre glorieux patron saint Joseph n'a pas permis jusqu'à ce jour que nous vinssions à manquer du nécessaire ; mais vous pourrez voir, par le bilan de nos recettes et de nos dépenses, qu'il tient à nous maintenir dans les salutaires appréhensions de la pauvreté.

A quelles conséquences arriverions-nous si nous fermions nos écoles, ou, ce qui revient au même, si nous ne consentions à recevoir des élèves qu'avec la certitude d'en être convenablement rétribués ? Certainement ces enfants ne seraient pas meilleurs que ceux que nous voyons aujourd'hui vagabonder loin de nous ; c'est-à-dire qu'ils seraient privés de toute instruction religieuse, pratiquement païens et esclaves de leurs passions. Les protestants et les écoles sans Dieu bénéficieraient de notre humaine prudence, et Dieu seul peut savoir les maux qui s'ensuivraient.

C'est pourquoi, puisque nous sommes en possession, soutenons notre entreprise par tous les moyens en notre pouvoir. Nos deux écoles sont à la fois redoutées et respectées. Nous avons la confiance de la population entière, et la mesure du bien accompli n'est autre que la mesure des secours remis entre nos mains. A l'heure où je trace ces lignes, j'ai à prononcer sur le sort de six jeunes filles et de presque autant de garçons, qui seront en partie à ma charge si j'ose prendre la responsabilité de les rece-

voir. Si je les reçois ils deviendront tous catholiques ; si je ne les reçois pas, ils demeureront protestants ou païens, car plusieurs d'entre eux ne sont pas baptisés. Ah ! si j'avais seulement trois Frères convers pour prendre soin de la cuisine et de la ferme, je serais en état de pourvoir à tout le reste.

(Suit un état des dépenses par mois ; nous le supprimons comme purement administratif. Le rapport continue par l'étude de la ferme, en tant que source de revenus pour les écoles.)

La ferme comprend actuellement 980 acres de terre (1), 150 têtes de gros bétail et 17 chevaux, sans compter l'accroissement annuel dans toutes les espèces.

La rigueur des deux derniers hivers nous a enlevé 40 bœufs adultes et autant de jeunes sujets; 7 chevaux ont péri par diverses autres causes. Vous voyez que nous avons encore quelquefois occasion de bénir le saint nom de Dieu.

Sur le terrain de la ferme nous pouvons récolter toute la quantité désirable de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de pommes de terre, de choux et, en général, tous les légumes de jardin. Mais, les deux dernières années, les produits n'étant pas d'un écoulement facile et la main-d'œuvre se maintenant à un prix très élevé à cause de la rareté des hommes, c'eût été une spéculation ruineuse de produire des céréales au-delà de notre propre usage.

C'est le taux élevé des gages qui nous arrête dans l'expansion de notre zèle et qui nous crée des difficultés sérieuses. Je n'ai qu'un Frère convers avec moi, et encore est-il si infirme, que, malgré sa bonne volonté, à laquelle je rends le plus parfait témoignage, il ne peut pas faire une journée de travail. Vous verrez dans le tableau des

(1) L'acre vaut à peu près un demi-hectare.

dépenses les sommes énormes payées aux employés de la mission. Si j'avais trois Frères convers au lieu d'un, presque toute cette dépense serait épargnée, le travail mieux fait, le bétail mieux soigné et, par-dessus tout, je serais déchargé du soin d'exploiter une ferme. Oui, donnez-moi trois bons Frères et je ferai l'éducation de tous les enfants du district, et je viendrai encore en aide aux autres missions. Mais si je reste avec un seul Frère et que ce Frère soit infirme, la situation ne peut qu'empirer, dans l'état actuel des mines. Non seulement nous ne pourrons pas élargir nos listes d'admission aux écoles, mais il faudra les restreindre, et, au lieu de porter secours aux autres, nous serons toujours à peser, à compter, à lésiner et, comme on dit vulgairement, à nous griller le sang pour ne pas faire de dettes.

Le chemin de fer en construction et qui va relier les deux mers à travers le territoire canadien, profite à la partie sud de la province ; mais il a actuellement, et probablement il aura pendant quelques années, un effet tout contraire pour la partie nord. A preuve : nos transports nous ont coûté, cette année, 125 dollars de plus que si les rouliers n'avaient pas été employés par la compagnie du chemin de fer.

Croyez-moi, mon révérend et bien cher Père, etc.,

J. M. MAC-GUCKIN, O. M. I.

Le P. MAC-GUCKIN n'est pas seulement l'économiste *distingué* qu'on vient de voir, malgré nos réticences. Il fait marcher de pair avec ses affaires temporelles sa part d'enseignement dans les écoles, la direction des deux communautés, le ministère des âmes dans le rayon de la mission, et il nous apprend, sans s'en apercevoir, en terminant son travail, qu'en 1879 il a prêché le jubilé à New-Westminster.

